Culture

Texte de vérité versus Texte de savoir

Alain Maerten (Boulogne sur Mer)

Pour autant que je me souvienne, de ma lecture des textes de philosophie, la confusion de la Vérité et de la Réalité remonte à la conception ontologique des *Maîtres de Vérité* de la Grèce archaïque et à celle de Parménide d'Elée (540-450). La Vérité s'entendait alors comme une chasse à la stabilité à travers les apparences. Platon (428-348), les courants des pensées et les traditions religieuses feront de la Vérité une marque d'authenticité dans son rapport à l'idée d'origine. D'un côté, l'histoire des idées et des savoirs a remis en cause ces réalités stables ou tout au moins la stabilité de ces réalités nommées vérités ; d'un autre côté ; on constate que l'origine comme point de départ de la construction de notre identité est toujours d'une permanente actualité.

Qui sommes-nous et d'où venons-nous ?

Ce *qui sommes-nous* s'accompagne d'un *d'où venons-nous.* Même si nous savons que le temps fait son œuvre, qu'il est irréversible, que nous ne sommes plus là d'où nous venons et que nous sommes, au fur et à mesure de notre devenir le résultat d'épreuves et d'expériences, le temps, l'histoire et la mémoire font de l'origine un gage d'authenticité. Ce qui est d'origine est vrai par rapport au passé reconstruit. Même si à y regarder de plus près, l'origine est ce qu'il a de plus pauvre et de plus superficiel. Toutefois, on avancera cette idée que dans l'actualité de nos savoirs, le terme de vérité qualifie un certain type de rapport symbolique avec la réalité en instaurant une distance entre être et vérité, entre savoir et penser.

Les textes écrits demeurent et leurs lectures ne sont pas sans produire des effets sur les esprits et sur les traditions. Distinguer ces deux notions, imbriquées dans leurs corrélations historiques et culturelles à travers les textes, est pour autant que possible la finalité de ce court écrit.

Par *texte de vérité,* j'entends un texte qui affirme une vérité qui n'est pas de l'ordre du savoir mais de la pensée, dont le contenu n'est pas vérifiable et donc ne relève pas de l'expérience, entendue comme source de la connaissance. On distingue ainsi l'expérience, qui importe, qui est répétable, qui est valable pour tous, et qui repose sur les connaissances acquises et la maîtrise du savoir requis, de ce que l'on appelle l'épreuve, qui elle, est déstabilisante et unique, qui marque le vécu personnel et qui fait plus appel à ce que nous *sommes* plus qu'à ce que nous *savons*. Les caractéristiques de l'épreuve la définissent comme quelque chose qui compte comme un *moment de vérité.*

Le savoir est défini ici comme l'ensemble des connaissances dans un domaine particulier à un certain moment dans une société. On distinguera en cela le fait d'avoir des connaissances et le fait de posséder un certain savoir en opposant le parcellaire au complet. Si le savoir s'oppose à l'ignorance, il s'oppose aussi aux croyances et à la foi, qui toutes deux s'inscrivent dans le registre de la vérité et donc qui s'expriment dans ce qu'on peut appeler les *textes de vérité*.

Dans le savoir, fourni par la réalité de l'expérience, se trouve à la fois la perception et le concept qui permet sa compréhension (comme *transcendantal* au sens kantien de conditions de la connaissance ou en d'autres termes, en un sens plus contemporain, de *prérequis*). Dans la pensée, (mais pas dans la

© aln.editions

réflexion qui suppose la présence d'un objet) la perception empirique du monde s'est absentée. De sorte qu'on ne pense véritablement que sans le savoir, plus exactement qu'à *l'in-su* du savoir et dans l'im-pensé de sa présence (absence, distraction, inconscient, rêve…).

La vérité est de l'ordre de la pensée, le savoir de l'ordre de la réalité

La distinction entre la pensée et le savoir conduit, d'une certaine manière, à considérer la vérité comme extérieure au savoir. En effet, une idée ne peut être dite vraie ou fausse que par rapport au savoir dont nous disposons. Mais les textes de vérité sont rarement sans référence à la réalité car le but de ces textes est de faire de la vérité une réalité. Par ailleurs on notera que si la réalité se distingue de la vérité, elle ne s'en différencie pas nécessairement.

Le langage courant qui utilise indifféremment l'un pour l'autre en est la preuve. Que cache l'apparente synonymie des mots ? Est-ce que d'une certaine manière explicitement inavouée l'utilisation du mot vérité pour dire la réalité vise à humaniser et socialiser l'indicible d'une réalité qui relève de la nature et d'une extériorité à la distinction de notre humanité, marquant par là une différence de nature et non de degré. On notera, au passage, qu'au cours de l'histoire de nos cultures, la pensée innovante par rapport au savoir admis, une fois intégrée et admise devient à son tour savoir. L'opposition est donc l'affaire d'un moment.

Prenons comme exemple la notion de foi. L'objet de la foi ne préexiste pas comme réalité à sa vérité. Aux savoirs incertains des croyances, la foi fait passer les dispositions de l'activité du penser, du relatif à l'absolu, de l'incertitude à la certitude, du savoir inconnu à la vérité. La foi, en effet, dit plus et autre chose que ce qui est donné dans la présence immédiate à nos sens. Croire, en ce sens, c'est en effet croire avec excès ou ce n'est pas croire. Si les raisons de croire sont déterminantes, alors il n'y a plus véritablement de foi. Le croyant ne croit pas parce qu'il voit mais c'est parce qu'il croit qu'il voit. À l'encontre du savoir, la certitude est ici la vérité qui fonde la foi qui se développe dans l'absence de l'être. Par définition, la foi est outrée et outrageante, elle déborde le savoir et exprime la liberté en affirmant le devoir être à l'encontre de l'être. Sous sa forme la plus basse, le devoir être est d'abord ce qui est désiré, postulé et espéré. Sous sa forme la plus haute le devoir être est ce qui ne peut manquer d'être, ce qui nécessairement doit être. La foi joue sur cette ambiguïté car dire qu'une chose doit être, ce n'est pas dire qu'elle n'est pas c'est dire qu'elle devrait être. Par rapport au savoir, la foi affirme ainsi l'au-delà de la simple immédiateté comme ce qui donne sens au contingent et comme ce qui finalise nos actes.

Parce qu'il n'est pas de l'ordre du savoir, l'objet de la foi, (Dieu ou l'être suprême) est inconnaissable et indémontrable et en ce sens, il ne relève que de la pensée. On ne peut pas, écrit Kant (1724-1804), conclure du concept à l'existence. Nommer les choses c'est humaniser la réalité et c'est fabriquer le monde de notre existence. Nommer les choses et les êtres, vise à construire un lieu de vie, vise à édifier en sécurité un endroit pour habiter. Si le langage et la langue font partie de notre réalité, elles ne sont qu'une forme d'expression. L'expression qui dit que le mot n'est pas la chose est la marque d'une pensée qui distingue des niveaux de vérité et des niveaux de la réalité. C'est la marque d'une pensée extérieure aux pensées mythique, magique ou théologique. Nous l'avons déjà dit, le faux comme l'inexact et l'illusion ne sont pas sans produire des effets sur le réel et sa vérité. La vérité sécurise et protège.

Dans des textes de vérité, pour prouver la réalité de sa pensée (vérité) l'auteur invoquera les résultats actuels des sciences (car, conformément à notre temps, la valorisation des progrès scientifiques est

© aln.editions

toujours favorablement perçue par le lecteur). On n'oubliera pas pour autant que la science est un discours endogène qui ne recherche la vérité que par l'élimination du faux et que la force de ses progrès et découvertes résident dans leurs caractères relatifs et provisoires à l'encontre des visées des textes de vérité qui présentent la vérité comme un absolu. Inversement, on enracinera un savoir (de la réalité) dans une pensée pour en valoriser le savoir que l'on présentera comme le résultat, comme l'effet de la pensée (vérité). En phase avec le monde contemporain, on ne parlera plus de progrès mais d'innovation.

Distinguer le *texte de vérité* du *texte de savoir* c'est, pour utiliser et détourner le langage de Max Weber (1864-1920), en faire pour chacun d'eux comme une épure, une sorte d'idéaltype, un texte limite à l'impossible singularité que peut symboliser, d'une certaine manière par exemple, les représentations des diagrammes de John Venn (1834-1923), dans leurs rapports d'inclusion, d'extériorité, d'identité et de différence. Mais ces limites (qui positivement circonscrivent) ou bornes (qui négativement interdisent) nous disent beaucoup de choses sur l'inconscient de nos dires et de nos pratiques. Où commence, ou s'arrête l'altérité ? Qu'est-ce qu'une frontière ?

On parlera de vraies dents pour désigner des dents réelles, naturelles, de naissance, d'origine à la différence des dents artificielles fabriquées. On parlera de la vraie vie pour désigner la vie réelle, telle qu'elle existe et doit exister par distinction de la vie imaginée, imaginaire ou rêvée. Il semble en effet qu'il soit difficile de concevoir une réalité distincte d'une vérité qui lui donne une forme, qui l'habille. La vraie vie c'est la vie réelle idéalisée selon les normes sociales en cours. Elle s'apparente à la vie (rêvée) telle qu'elle devrait être mais il existe toujours un écart entre la vraie vie et la vie réelle ou surviennent les inattendus, les imprévus et les accidents de l'existence.

La vraie vie c'est la vie pensée, la vie réelle c'est la vie vécue

En faire un récit c'est la dénaturer et l'éloigner de ce qu'elle fut. La vie réelle, c'est ce à quoi on ne s'attendait pas. A la continuité de la pensée de la vraie vie s'oppose la discontinuité de la vie réelle et de ses vécus. L'usage des mots puise ainsi dans la culture du social et l'expérience du vécu. Les textes de publicités qui, pour nous faire acheter, nous font rêver, sont des textes de vérité. Ainsi, la belle voiture qui évoque la liberté de déplacement, le prestige et le faire valoir, la position sociale, évitent de nous dire les rencontres réelles de l'usage du véhicule comme la panne, l'entretien, l'accident, le procès-verbal, la difficulté de stationnement, la pollution, etc.

Vécues dans l'évidence, réalité et vérité vont sans dire. La difficulté réside dans l'expression du vécu. Ce qui fait problème dans la réflexion ne fait pas problème dans la réalité. Par exemple, prenons le cas du rêve et de la vie quotidienne. Quand je rêve, le rêve est réel ; quand je veille, la veillée est réelle et le rêve irréel. Il y a donc du réel, de l'irréel, du possible… Ce sont là, différents degrés de réalité qui sont acceptés tels quels au niveau du savoir immédiat. Il y a donc des degrés de réalité comme il y a des degrés de vérité. Dans les textes de réalité, la réalité est plutôt extérieure au sujet connaissant, dans les textes de vérité, la vérité est plutôt intérieure au sujet pensant.

Nous ne pouvons parler de la réalité qu'en parlant de nous-mêmes, nous devons parler de l'être auquel la réalité apparaît. S'il y a des degrés de réalité il y a aussi des degrés de vérité. Réalité et vérité ne se présentent jamais dans leur totalité et donc ne nous permettent l'accès qu'à une réalité limitée et provisoire et à une vérité relative et parcellaire. Vladimir Jankélévitch développe dans son ouvrage *l'Ironie* cette idée *« qu'il y a un temps pour chaque vérité »* et que l'incompréhension se manifestera si on ne ménage pas la parole d'accès à la vérité relativement aux circonstances, au moment et à celui

© aln.editions

auquel on s'adresse. *« Il y a un temps pour chaque vérité, une loi d'opportunité qui est au principe même de l'initiation ».*

Comme la pensée s'oppose à la réalité, le texte de vérité s'oppose au texte de savoir

Les textes de savoirs sont des textes qui nous apprennent à mieux comprendre le monde, à agir sur lui. C'est le travail des sciences des techniques et des savoirs en général. Ces activités nous importent pour leur utilité et leur nécessité. Ce qui importe étant ce qui désigne la vie commune, la vie sociale. Les textes de vérité sont des textes qui nous entretiennent de l'invérifiable, de ce qui compte pour nous comme la philosophie, l'art, les mythes, les religions mais dont on peut se passer. Ce qui compte désigne ici ce qui nous touche au plus près de notre être. Au caractère relatif et historique des savoirs dont on peut mesurer les progrès, on peut opposer le caractère absolu, unique et singulier des *textes de vérité*. La vérité est une représentation de la réalité à un moment dans une société, pour une culture et pour les individus qui vivent de cette société dans et par cette culture.

Au caractère binaire, dual des *textes de savoir* (vrai-faux, exact-inexact, vérifiable-invérifiable,) qui progressent en soulignant le caractère obsolète et dépassé des anciennes théories, les textes de vérité sont irréfutables, uniques dans leur particularité et ne sont pas susceptibles de progrès. Pour ces textes, le faux n'a pas d'importance puisque ce qui compte, c'est que tout est vrai pour la pensée de celui qui adhère au texte. La vérité est ce qui apparaît comme telle à un esprit. Ainsi, ce qui est faux n'est tel que relativement à la Vérité. Dans cette perspective, il ne faut pas opposer le vrai et le faux comme deux choses absolument distinctes, sans aucun rapport. Il n'y a de faux qu'en vérité. Entre le faux en Vérité et le vrai en Vérité, c'est la vérité qui à la fois importe et compte.

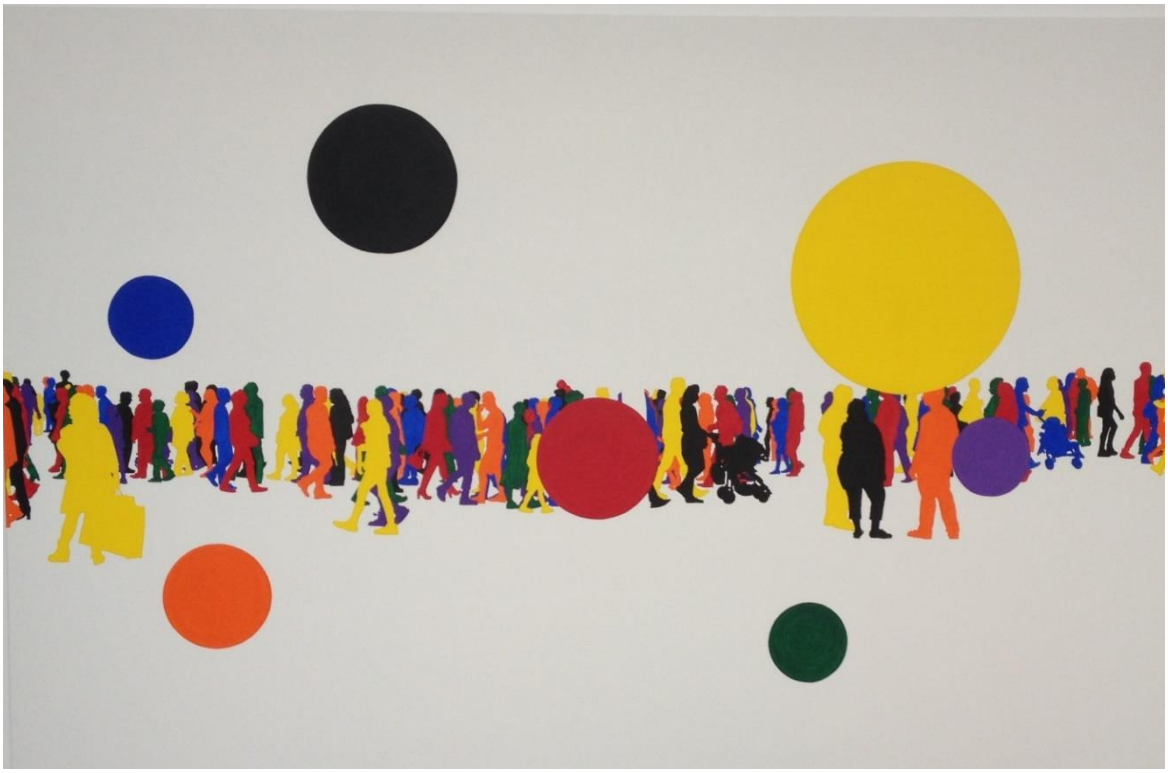
La vérité se donne toujours comme la catégorie de pensée la plus vide comme condition de tout discours possible. Les textes de savoir s'exposent à la réfutation alors que les textes de vérité, sont irréfutables et requièrent l'interprétation. L'herméneute remplace le scientifique. Les textes dits de vérité ne sont donc ni vrais ni faux, il faut y adhérer, les traduire et les interpréter. Ainsi par exemple, il n'y a pas de réfutation en psychanalyse mais des interprétations.

Exemple de *distinction* (différence ?) avec deux mots issus du verbe *« espérer ».* Le mot *espoir* s'inscrit dans le registre du savoir. Ainsi, lorsque je dis « J'espère que ma lettre lui est bien parvenue », je dis quelque chose de vérifiable. Ici on parle de la réalité (pour tout le monde). Nous sommes dans l'immanence, dans le mondain, dans la vie commune. Le mot *espérance* s'inscrit dans le registre de vérité. Ainsi, lorsque je dis que : « Dieu existe », je dis quelque chose d'invérifiable. Ici on parle de la vérité (pour le croyant). Nous sommes dans la transcendance, dans l'extra-mondain, dans le proprement personnel, dans le ce qui compte ou qui ne compte pas. Tout le monde ne philosophe pas, tout le monde n'aime pas l'art, tout le monde n'est pas croyant, tout le monde ne fait pas de psychanalyse, tout le monde n'est pas marxiste, etc. Bref à chacun sa vérité, mais à tout le monde la même réalité. Bien que vérité et réalité s'opposent, il arrive qu'elles coïncident… mais c'est une interprétation, une question d'échelle !

Autre exemple permettant de mieux comprendre la distinction de la vérité et de la réalité : Celui qui s'est vu retiré son permis de conduire ne peut plus conduire. Il faut comprendre qu'il n'a plus le droit (c'est la loi et la loi c'est ici la vérité) de conduire. Mais cette interdiction n'a pas annulé son *savoir conduire* et il peut donc toujours conduire mais il est hors-la loi, il n'est plus dans la vérité (sociale). Celui qui possède toujours son permis de conduire peut et a le droit de conduire mais s'il est

© aln.editions

physiquement empêché, il a alors la vérité mais plus la réalité. On remarquera que le but des lois sociales a pour finalité de faire de cette vérité une réalité en transformant la liberté en détermination.



Gérard Fromanger ©jeanmarieandre.com

Coda

Concernant la *différence* et la *distinction* on pourrait dire que la différence sépare dans l'altérité alors que la distinction sépare dans la mêmeté (identité) mais je ne sais pas bien si je fais là une différence ou une distinction. Bon cachet d'aspirine ! Considéré de l'extérieur, on peut se demander si ce texte est un texte de pensée et donc de vérité ou un texte de savoir dont l'objet est une réalité ? L'un n'est pas sans l'autre. Contient-il un mélange des deux registres où l'éclaircissement de l'un obscurcit l'autre ? Sûrement. Mais il n'est probablement ni l'un ni l'autre. Les usages et la pratique de la langue relativement aux situations et aux circonstances, nous font tantôt comprendre dans l'écoute, le présent de ce qui est dit comme don et tantôt entendre et comprendre l'implicite…

© aln.editions